

## La fuite vers le Rhin

Les sources anciennes nous montrent Arioviste et ses cavaliers lancés dans une grande fuite vers le Rhin.

Plutarque écrit : « Ils furent battus de façon éclatante, et César les poursuivit sur une distance de 400 stades (75 km), jusqu'au Rhin, remplissant cette zone avec leurs cadavres et leurs dépouilles. Arioviste (...) traversa le Rhin avec une petite troupe ».

Dion Cassius dit d'Arioviste : « il fut longtemps poursuivi mais non rattrapé. Il put échapper à ses poursuivants dans une embarcation. Parmi ses hommes, certains furent tués par les Romains qui s'avançaient dans le fleuve, d'autres furent happés et emportés par le courant même ».

César est plus sobre sur ce point : « ils ne cessèrent de fuir qu'en arrivant au Rhin, distant d'environ 50 milles (75 km). Là, un petit nombre cherchèrent, en comptant sur leurs forces, à traverser le fleuve à la nage, ou encore, ayant trouvé des radeaux, tentèrent de se sauver. Parmi eux, il y avait Arioviste, qui, ayant trouvé une embarcation attachée à la rive, s'enfuit à son bord. Tous les autres fuyards furent tués par nos cavaliers ».

Certains historiens ont admis que les manuscrits indiquaient 5 milles ; également que les fuyards étaient partis vers l'est en ligne droite. Mais vérification faite, c'est bien de 50 milles qu'il s'agit, et en partant des Vosges, où tout le monde situe la bataille, on n'atteint pas le fleuve.

Il faut donc bien admettre les 75 km, et un long trajet de deux ou trois jours en direction du nord-est. Dans le sauve-qui-peut général, les survivants ont eu un réflexe naturel: repartir par le chemin qu'ils avaient déjà emprunté, le seul qu'il connaissaient, et espérer se retrouver à l'endroit où ils avaient passé le Rhin. Nous avons plus haut localisé les territoires des Triboques et des Némètes sur la rive gauche du Rhin, où ils formaient une tête de pont. Pour avoir une chance de repasser le fleuve, il fallait aussi rejoindre à tout prix cette zone amie. Ils ont donc emprunté la voie passant par Blaesheim, le gué de Holtzheim, la colline de Hausbergen.

Qui accompagne le roi vaincu ? Soudain le récit de César, si sobre sur le déroulement de la bataille, se fait soudain bavard. Arioviste est entouré de ses proches, ses deux femmes et ses filles, peut-être à bord

d'une *rheda*. Il y a aussi des prisonniers, parmi lesquels Caius Valerius Procillus et Marcus Mettius. Destinés au bûcher, ils ont été sauvés à plusieurs reprises par les devineresses, en fait par Arioviste, qui voulait faire d'eux une monnaie d'échange.



Ici, la numismatique nous fait peut-être un nouveau clin d'œil. Cette monnaie a été frappée en 44 avant notre ère, par Marcus Mettius lui-même.

On y voit une divinité conduisant un char et brandissant un bouclier qui rappelle celui, en osier des Belges et des Germains. Le thème est classique, mais il pourrait faire allusion à l'épisode qui nous occupe.

Derrière les fuyards, à la tête de sa cavalerie, il y a César lui-même. Il tient à mettre la main sur le roi vaincu et sa famille. Un tel tableau de chasse trouverait naturellement sa place dans un triomphe et permettrait de faire oublier que c'est lui-même qui a fait du chef vaincu un roi et un ami du peuple romain. A en croire nos sources, le proconsul était encore sur le champ de bataille en fin de journée. Il s'est donc lancé à la poursuite d'Arioviste avec plusieurs heures de retard. On imagine l'empressement de ses cavaliers gaulois, à l'idée de récupérer leurs chefs retenus comme otages.

Au fur et à mesure que s'égrènent les kilomètres, l'escorte d'Arioviste s'effiloche, peu à peu rattrapée par les Romains. Ses deux femmes périssent dans la poursuite. De ses deux filles, l'une est tuée, l'autre capturée. César est trop intelligent pour les laisser massacrer : il en a besoin pour son triomphe. Il faudrait donc plutôt penser à des véhicules qui versent. Dans la poursuite, le proconsul tombe sur ses amis Procillus et Mettius, sains et saufs, transportés à bord d'un chariot.

Cette folle chevauchée s'achève comme nous l'avons décrit sur les berges du Rhin, près de Seltz.

Il y a un point qui devrait frapper le lecteur. Tout se passe comme si Arioviste avait prévu sa fuite, mais s'était trouvé démuné face au

fleuve. Une barque trouvée par hasard, pas de passeur. L'explication la plus simple est qu'Arioviste n'avait pas prévu de traverser le Rhin *à cet endroit*. La poursuite s'est arrêtée parce que les Romains avaient fini par le rejoindre là et il leur échappait de justesse.



Cette explication peut s'appuyer sur des chiffres. En venant du nord, le Suève avait parcouru un total de 113 km jusqu'au Peterrain. A présent, dans sa fuite, il en abat 75 avant d'échapper de justesse à César. Les quelques 40 qui lui ont manqué lui auraient permis de retrouver l'endroit où il avait passé le Rhin, et où il pouvait espérer trouver des embarcations. Cet endroit se trouvait dans la zone de Spire. Or, là, sur la rive opposée, vivaient les Suèves Nicrètes ou Suèves du Neckar, les compatriotes d'Arioviste.

La nouvelle de sa défaite eut un écho plus au nord. Cimberios et Nasua, qui avaient rassemblé leurs guerriers sur la rive droite du fleuve pour le passer, renoncèrent et se retirèrent. Les Celtes de la région les attaquèrent et en tuèrent un grand nombre. En clair, Arioviste aurait pu attendre longtemps encore cette armée de secours.

Revenu parmi son peuple, il restera au pouvoir jusqu'en 54, date de son décès, qui provoqua une grande tristesse chez les Suèves. Sa défaite n'avait donc pas écorné son prestige auprès des siens. Après tout, il avait obéi aux dieux dans la conduite de cette bataille. Si ses

alliés celtiques en avaient fait autant, ces mêmes dieux lui auraient accordé la victoire...

## Les suites de la bataille

A présent, la défaite du chef suève permet à César d'entreprendre la conquête de l'ensemble de la Gaule, et pour cela, il lui faut toutes ses légions. Pour garantir le Rhin, il devra donc recourir aux populations locales. Dans le sud de l'Alsace, avant le choc avec Arioviste, il avait déjà suivi cette politique en réinstallant les Rauraques, les Latobices et les Tulinges, afin de constituer en Alsace un cordon sanitaire contre les Germains.

Marcel Simon a autrefois émis l'hypothèse que César a de même laissé en place les Celtes qui avaient participé à l'aventure d'Arioviste. Tacite se fait l'écho d'une telle politique : « Vangions, Triboques, Némètes...ont naguère franchi le Rhin et, preuve faite de leur loyalisme, ont été installés sur la rive même du fleuve pour monter la garde et non pour être gardés ». Or, ceci implique bien que lors de la bataille, César n'avait pas systématiquement massacré les vaincus. Comment aurait-il ensuite pu compter sur leur loyauté ?

Cette politique semble en tout cas avoir été payante, puisqu'en 52, au moment d'Alésia, les Triboques n'envoyèrent pas d'aide à Vercingétorix. Les Médiomatriques figurent par contre dans l'armée de secours. L'installation des Triboques sur la partie alsacienne de leur territoire apparaît donc comme une sanction.

## Qui était vraiment Arioviste ?

Lorsqu'une guerre éclate ou s'achève, la principale victime est la vérité. La bataille dite d'Arioviste en est une illustration. Tout au long de cette reconstitution, nous avons eu recours à des sources orientées. La plus utilisée par les historiens est la Guerre des Gaules de César. Nous l'avons vu, le proconsul y est très loquace lorsqu'il s'agit de justifier sa campagne, il est par contre peu bavard quant aux événements eux-mêmes, comme si la bataille n'était qu'un arrière-plan, un prétexte pour placer des arguments. Notre autre source principale, Aélius Tubéro, repris par Dion Cassius, prend le contrepied de cette propagande césarienne, et s'efforce de ternir l'image de

l'ambitieux proconsul. Là aussi, le récit est biaisé, mais il nous permet de combler des lacunes et de faire le tri dans ce que nous dit César.

En effet, c'est dans la Guerre des Gaules que l'on trouve le plus de données concernant le chef suève. Son action est assez précisément décrite, mais le plus souvent interprétée à charge, de sorte qu'en lisant César entre les lignes, on parvient à deviner qui était réellement son adversaire.

Pour justifier « sa » guerre, César s'efforce de faire d'Arioviste un « autre » intégral, un ennemi. Il lui fallait mettre en évidence son hostilité, ses ambitions territoriales, sa brutalité, sa félonie. Pour cela, soit il s'exprimait lui-même dans d'interminables exposés, soit, tel un ventriloque, il faisait parler Diviciacos, le druide rallié.

Malgré tout, la carrure d'Arioviste transparait derrière le récit même du proconsul. Ce chef de tribu se montre capable de construire une puissance régionale par la guerre et la diplomatie. Il fait des mariages politiques, se rend à Rome et y fréquente de hauts personnages, dont César en personne. Son savoir militaire, il le démontre à Magetobriga, où il défait une immense armée gauloise. Au pied des Vosges, cette fois-ci en face des Romains, il sait mener sa guerre avec intelligence en tenant compte des données topographiques et humaines.

## Le Rhin, entre Barbares et civilisés ?

Une tradition tenace, alimentée par les historiographies nationales, voit dans cette bataille le choc entre deux mondes totalement étrangers l'un à l'autre. A regarder une carte de l'Europe, on a effectivement cette impression : au nord, les Germains, au sud, les Romains.

La réalité était plus nuancée. Non seulement les Celtes habitaient les deux rives du Rhin, mais ils étaient présents dans les deux armées. Arioviste comprenait le celtique pour avoir épousé une princesse celte et avoir fréquenté des Celtes. Du côté de César, nous avons signalé le cas de Procilus ; on pourrait rajouter celui de son secrétaire particulier, le Celte Trogos, père du grand historien Trogue-Pompée !

Pourtant, l'idée d'une opposition culturelle radicale a été alimentée par César lui-même, pour les besoins de son projet politique. Devant ses officiers, il qualifie Arioviste d'*Allobrix*. Le terme est généralement traduit par « Allobroge », nom d'une tribu celtique de Savoie, mais cela

signifie simplement « étranger ». Il le tient des Gaulois de son entourage, voire de Diviciacos lui-même. Il montre qu'il joue sur une sorte de sentiment national avant la lettre pour opposer Gaulois et Germains.

C'est également lui qui a forgé l'idée d'une *Gallia*, s'étendant entre le Rhin et l'Atlantique. On le sait grâce à Christian Goudineau, connaisseur, s'il en est, de la Gaule. En fait jusqu'à lui, les Grecs et les Latins ne connaissaient qu'une grande Celtique entre l'Océan et l'Europe centrale. C'est dans cet ensemble que le proconsul a taillé une Gaule, avec ses 60 tribus, délimitées à l'est par le Rhin, et destinée à devenir un protectorat ou une province. Il leur a attribué une culture, un mode de vie, différents des outre-Rhénans, qu'il présente comme des sauvages.

La littérature d'époque impériale a pris la relève en opposant les Gaulois au monde d'outre-Rhin. Il s'est ainsi formé une image du Germain, supposé belliqueux, cruel, en un mot barbare.

Du coup, le Rhin devenait la limite entre civilisation et sauvagerie. Des siècles plus tard, les Etats-Nations en formation ont repris ce thème. Pour Louis XIV, le Rhin était la frontière « naturelle » de son royaume. Après la capitulation de Strasbourg en 1681, il fit frapper une médaille portant l'inscription *Gallia Germanis clausa*, « la Gaule fermée aux Germains ». Trois guerres franco-allemandes n'ont pas arrangé les choses : le Uhlan, puis le Feldgrau ont pris la relève d'Arioviste.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, du côté allemand, on n'a pas été en reste. Arioviste est devenu le premier porteur de la Germanité (*Deutschtum*), un précurseur d'Arminius. Theodor Mommsen, grand historien allemand, le qualifiait de « chef de guerre allemand » (*Deutscher Kriegsfürst*).

## La bataille d'Arioviste, entre Bismarck et Boulanger

Après l'annexion de l'Alsace-Moselle en 1871, on pouvait s'attendre à ce que la discussion sur la localisation de la bataille d'Arioviste soit entachée par des considérations politiques. Placer la bataille entre Epfig et Zellwiller ne pouvait que rencontrer l'accord du monde universitaire allemand, César se trouvant dans le rôle de l'agresseur, venu s'en prendre à un Arioviste légitimement campé dans ses conquêtes. Par contre, localiser le même événement au sud de la région faisait de César le valeureux défenseur de la Gaule. La

campagne de 1870 n'était pas loin, Belfort non plus. *Ariovistus ante portas !* « Arioviste est à nos portes ! ».

La polémique ne s'est calmée qu'à la veille de la I<sup>e</sup> Guerre Mondiale, et la question de fond n'a plus intéressé grand monde. Le souvenir de cette bataille s'est endormi derrière les vitrines des bibliothèques.

En rouvrant ce dossier, nous avons voulu rappeler au grand public, celui des non spécialistes, où et comment l'Alsace, et au-delà, la France était entrée dans l'Histoire.

## En mode de conclusion

**Cher lecteur**, la poussière de la bataille retombe, et vous vous posez évidemment cette question : est-ce véritablement là qu'elle s'est déroulée ? Puis-je aller me promener à Zellwiller ou Epfig et m'imaginer pris dans l'événement ?

Vous vous tournez naturellement vers les archéologues : a-t-on découvert sur les bords de l'Andlau un morceau d'équipement militaire ? un bout de pilum ?

La réponse est non.

Le mot de la fin appartient pourtant aux archéologues, mais leur heure n'est pas encore venue. Notre ambition à nous se résume à remettre de l'ordre dans les témoignages des auteurs anciens et dans les écrits des modernes.

Qu'on nous comprenne bien : Lorsque dans un documentaire, on voit des plongeurs descendre dans l'épave d'un galion et en ramener des lingots, on oublie que cette partie purement *archéologique* de l'affaire a été précédée d'un travail d'archives dans les capitaineries. Ce travail-là est un travail *historique*.

Dans le cas qui nous occupe, nous venons à peine de l'entamer.

Nul ne sait dans combien de temps le sol de l'Alsace ou de la Franche-Comté livrera les premières traces de cet événement. Les chances sont faibles, mais des pistes existent.

Pour le moment, on ne connaît qu'un seul camp antique sur le trajet que nous attribuons à César, celui de Wittelsheim. Les sondages de J.J. Hatt n'ont pas permis de le dater.

On pourrait théoriquement chercher des camps d'étape le long de la route partant de Besançon. Mais là, la difficulté tient au fait qu'en cinq siècles, d'autres troupes romaines ont emprunté la même route et

implanté leurs camps aux mêmes endroits, simplement parce que la longueur de l'étape n'a pas bougé.

En fin de compte, que faut-il chercher, et quelles probabilités y a-t-il de trouver des traces ? Prenons le campement d'Arioviste. C'est une Wagenburg, des tentes, le tout occupé pendant une quinzaine de jours. Voilà qui ne laissera guère de traces dans le paysage.

On peut avoir davantage d'espoir avec le grand et le petit camp de César, mais là aussi la prudence s'impose. Dans les deux cas, l'occupation a été brève.

Pour le petit camp d'Epfig, il faut noter une particularité : le tracé des rues actuelles du village rappelle furieusement le plan d'un camp romain. Mais si un tel camp a effectivement existé, à quand peut-on le faire remonter ?

Du côté de Zellwiller, on n'a guère de traces dans le cadastre. Tout emplacement précis relèverait de la pure hypothèse.

Pour notre sujet, ce qui complique considérablement la tâche d'éventuels chercheurs, c'est l'action des hommes mais aussi de la nature depuis 2000 ans. Les champs ont été cultivés, les sols remués, les rivières ont divagué et masqué les fragiles vestiges antiques.

Resteraient les traces de la bataille elle-même. C. Winkler avait cru trouver un tumulus renfermant les restes des combattants. L.G. Gloeckler avait de son côté localisé une bataille de cavalerie au sud-est de Stotzheim, parce qu'il avait trouvé des fers à chevaux qu'il pensait celtiques. Or, on sait aujourd'hui que les Celtes ne ferraient pas leurs chevaux.

La situation est assez bien résumée par M. Feugère :

« Malgré les efforts des érudits locaux...on n'a reconnu en Gaule aucun champ de bataille ayant livré des vestiges caractéristiques. Il faut dire que ces combats ne laissèrent guère de témoins propres à attirer l'attention des archéologues : même les dizaines de milliers de morts décrits par les auteurs antiques (ensevelis ? incinérés sur place ?) les trophées dressés dès le lendemain, ne laissent pas nécessairement de traces visibles » .

Les chances d'une découverte décisive sont donc minces, mais non proches de zéro. Il nous reste la patience et l'espoir.

